

# UN CARGO POUR LES AÇORES

un voyage dans l'archipel des Açores  
du 7 avril au 27 juin 2016  
raconté par JEAN-YVES LOUDE, écrivain  
aux élèves et aux publics de VAULX-EN-VELIN  
rencontrés au cours de sa résidence d'auteur  
en janvier et février 2016

## épisode 5

*Quand l'île de Santa Maria était le centre du monde*



*Aéroport de Santa Maria, nouvelle et ancienne tours de contrôle - ©viviane Lièvre*

Bienvenue à Santa Maria. Cette fois-ci, nous sommes arrivés en avion. Le service de ferries entre l'île de São Miguel et de Santa Maria ne fonctionne qu'en été, quand la mer se fait moins capricieuse. Ce qui limite les possibilités de déplacements. Mais prêtez attention à cette photo. Il ne s'agit pas d'une banale tour de contrôle de n'importe quel aéroport. C'est de là qu'est surveillé le ciel entre l'Europe et l'Amérique. Tout le trafic aérien entre les deux continents en dépend. Rien que cela. Santa Maria a donc une énorme responsabilité. Rien d'étonnant. Cette toute petite île connue entre la seconde guerre mondiale et la fin des années 70 une heure de gloire : elle offrait aux échanges mondiaux un aéroport essentiel, à l'époque où les avions ne pouvaient traverser l'Atlantique d'une seule traite. Il leur fallait obligatoirement faire escale à Santa Maria. La situation était bizarre. Une moitié de l'île, peuplée de pêcheurs et d'agriculteurs, vivait



©viviane lièvre – Santa Maria - fête des pêcheurs

dans la lenteur et l'oubli, comme au XIXe siècle. Et, autour de l'aéroport, poussaient hôtels, piscines, cinéma, logements pour des employés qui ne sortaient presque pas de l'enceinte. Là, s'arrêtaient les stars du cinéma, des sports, de la politique, des présidents. Ils passaient une nuit, faisaient la fête et repartaient le lendemain. Et puis, tout s'est arrêté le jour où les avions ont pu relier Paris à New-York, Lisbonne à Boston, sans ravitaillement. De douze mille habitants, la population est retombée à cinq mille. Comme avant la folie aérienne.

Santa Maria a retrouvé un calme souriant quand le soleil la berce, paralysant quand le brouillard l'emballe comme nous venons de le vivre deux jours de suite. L'histoire de cette île commence tôt, au XVe siècle. Elle fut une des premières découvertes de l'archipel, la première à être peuplée en 1439, défrichée et cultivée. Elle produisait et exportait du blé et du pastel. Elle reçut la visite de monsieur Christophe Colomb, en 1493, de retour de son premier voyage au « Nouveau Monde ». Navigant pour le compte des Espagnols, le grand capitaine d'un bateau, qui s'appelait également Santa Maria, fut très mal reçu par la garnison portugaise de l'île de Santa Maria qui prétendit avoir pris ses navires pour ceux de pirates. L'affaire faillit très mal tourner. Il faut dire, à la défense des Portugais, que la petite île fragile fut souvent la proie des pirates d'Afrique du Nord. Ceux-ci enlevaient les habitants et exigeaient des rançons. Nombreuses furent les victimes de ce trafic : les séquestrés demeuraient esclaves au Caire, à Alger, le temps que soit réuni l'or nécessaire à leur libération. Ils revenaient ensuite dans leur île natale. Ils rapportèrent le mot « *cuscus* » de leurs années de détention ou, par exemple, l'exclamation « *Bey!* » pour exprimer la surprise. Aujourd'hui, au moment où la planète est prise de tremblements, Santa Maria pourrait passer pour l'endroit le plus apaisé du monde. Nous avons assisté à la fête des pêcheurs qui portent un voilier ressemblant à la



©viviane lièvre – la forteresse de la ville principale de l'île et les bateaux de pêche décorés

caravelle de Christophe Colomb, fleurissent leurs chalutiers, accomplissent une ronde dans le port de Vila do Porto pour demander à Dieu bénédiction, protection, car leur métier est aussi dangereux qu'héroïque. De toute façon, pour vivre aux Açores, il faut avoir hérité d'une âme d'acier. Il y a encore très peu de temps, les paysans d'une île comme Santa Maria devaient produire tout ce dont ils avaient besoin. L'argent circulait peu. J'ai même appris, pas plus tard qu'hier, que pendant longtemps on s'échangeait biens et services et on payait « en œufs ». Tout ça fait partie du passé, mais il reste des traces impressionnantes du courage de ces hommes. Nous sommes partis à la recherche, dans l'île, des terrains de vigne. Il y a de quoi vous couper le souffle quand on réalise les exploits des vigneron, élevant dans les pentes les plus vertigineuses des gradins étroits où poussent quelques pieds seulement, entourés de murets pour protéger la plante du vent et du froid. Ils tracèrent des escaliers qui gravissent la falaise comme des échelles. Je vous laisse imaginer les vendanges. Les cueilleurs remontaient sur leurs épaules les paniers chargés de raisins jusqu'en haut des falaises par des sentiers glissants et escarpés. Aujourd'hui, le paysage créé par cette intervention humaine est considéré comme un chef d'œuvre populaire. Mais, de plus en plus, les petits enclos sont abandonnés parce que plus personne ne veut travailler comme les ancêtres, et les fougères ou les pois de senteur envahissent l'espace, étouffant la vigne. Rassurez-vous, on trouve encore le vin râpeux qui sort de ces empilements de cailloux. On l'appelle *vinho de cheiro*, vin de parfum. Il ne tourne pas la tête et permet de couper les dimanches de brouillard avec le rire tranchant de l'optimisme. Vous verrez dans la page suivante de bons exemples de la folie productrice des habitants de cette île, travaillant si dur pour leur survie.



*©viviane lièvre – enclos de vignes en partie abandonnés dans le sud de l'île*





©viviane lièvre – le phare et la vigie pour la chasse à la baleine

Aujourd'hui, quand j'écris cette lettre, nous sommes le 25 avril. Au Portugal, et donc aux Açores, c'est une date très importante : l'anniversaire de la Révolution des œillets du 25 avril 1974. Ce jour-là, quelques capitaines de l'armée portugaise mettaient fin à quarante ans de « dictature », de confiscation de la liberté et à une décennie de guerres coloniales en Afrique. Un très grand jour qui fut salué, à l'époque, par une gigantesque distribution d'œillets dans les rues de Lisbonne. Ce matin, une quarantaine de personnes se sont réunies pour organiser « *o trilho da Liberdade* », la marche pour la Liberté. Nous en faisons partie. Nous avons descendu une falaise, marché le long de la mer jusqu'à ce phare, symbole de la clarté qui brille dans la nuit. Et nous avons chanté « *Grandola Vila Morena* », la chanson d'un immense chanteur-compositeur portugais, Zeca Afonso (je vous laisse chercher sur You Tube) qui donna le signal de la Révolution. Cette chanson est comme un hymne national au Portugal. Au pied de ce phare, reposent les ruines de l'antique fabrique d'huile de baleine. La chasse à la baleine et au cachalot est interdite depuis le début des années 80 (même si les Norvégiens et les Japonais ne se plient pas à la règle internationale). Je reviendrai souvent, au cours du voyage, sur ce combat de l'homme seul face à la créature la plus gigantesque de l'univers. Autant je suis heureux de l'interdiction de cette pratique, autant je reste là encore admiratif de ces hommes qui risquaient leurs vies pour garantir celle de leurs familles, avec les ventes des produits tirés du somptueux animal. Dans les îles du centre de l'archipel, Pico, Faial, São Jorge, les récits de ces combats acharnés sont terribles, haletants.



©viviane lièvre – avec les serviettes suspendues au-dessus de la tête de notre voisin, vous pouvez apprendre à dire en portugais chaque jour de la semaine

Je vous raconterai ces affrontements légendaires dont s'est inspiré Herman Melville pour écrire un des plus beaux livres de tous les temps : « Moby Dick ». En attendant, je vous salue et lève mon verre à votre riche santé, comme on dit en portugais, « *rica saúde* ». Il n'y a rien d'autre à faire quand le brouillard gomme tous les reliefs, efface les chemins. J'ai quand même réussi à rejoindre la maison de notre voisin. Les demeures de Santa Maria sont toutes dispersées dans la campagne, plantées sur les collines, blanches, avec les fenêtres et portes soulignées en vert foncé, de la couleur des innombrables pâturages surpeuplés de vaches. Elles embellissent le paysage tant elles apparaissent harmonieuses avec leur haute cheminée. Nous vivons jusqu'à demain dans cette partie montagneuse de l'île, dans une de ces petites maisons solitaires au milieu de prés, avec la compagnie des génisses et la vision d'un moulin à vent abandonné (quand on peut le voir) sur une bosse. Parfois, je rêve d'être baleinier pour harponner le cachalot fantomatique du brouillard afin qu'il libère le soleil.

A bientôt. Nous rallions l'île de São Miguel, la plus grande de l'archipel. Dans deux jours commencent les fêtes du Santo Cristo qui rassemblent des foules énormes. On ne peut pas manquer cela. C'est même pour cette raison que nous sommes venus aux Açores à cette période de l'année encore instable.

*Com amizade no coração.* avec l'amitié au cœur.



*©viviane lièvre – maison typique de l'île de Santa Maria, dans la brume, restaurée par des Açoréens émigrés vivant aux USA, donc ouverte deux mois par an seulement.*

popo